

## Contexte historique

Le 6 avril 1814, Napoléon Bonaparte abdique et la période de la Restauration commence avec l'instauration d'une monarchie constitutionnelle et la signature d'une charte. Deux Bourbons se succèdent sur le trône : Louis XVIII et Charles X qui demeurent nostalgiques de l'Ancien Régime, comme encore de nombreux Français.

En 1830, fragilisé par l'opposition, Charles X proclame plusieurs lois liberticides qui attisent les tensions. Le 27 juillet commence une révolution de trois jours, surnommée les « Trois Glorieuses », qui place au pouvoir Louis-Philippe I<sup>er</sup>, issu de la branche des Orléans. Ce choix satisfait autant les légitimistes que les bourgeois libéraux. Appelé le « roi des Français », défenseur de la Charte et du drapeau tricolore, il est perçu comme le juste compromis entre la monarchie et l'héritage de la Révolution de 1789. Une nouvelle charte est alors signée, qui promet, entre autres, la liberté de presse et d'opinion.

Très vite, Louis-Philippe doit faire face à plusieurs difficultés politiques : les espoirs républicains déçus, la nostalgie de l'ère napoléonienne, le rejet de la part des souverains voisins ou encore l'opposition des légitimistes. Hélas, au fil du temps, il adopte une politique

de plus en plus conservatrice et les réformes nécessaires peinent à venir. Peu à peu, la contestation s'organise...

Dès 1832 a lieu une insurrection parisienne superbement racontée par Victor Hugo dans ses *Misérables*. Bien que réprimée, elle témoigne de l'état politique de la France en ce début du XIX<sup>e</sup> : de grandes disparités politiques, de profonds clivages organisationnels ainsi que des allégeances à l'opposé les unes des autres.

En parallèle, les villes s'industrialisent sans être prêtes à rassembler autant de monde. La promiscuité provoque plusieurs épidémies dont la plus terrible reste celle de choléra de 1832. À ce manque d'hygiène s'ajoute également la question du chômage et des conditions de travail, notamment des enfants...

## Sur un air de Verdi

*Paris, septembre 1843*

La berline peinait à se frayer un chemin à travers les étroites rues de la capitale. Les venelles ancestrales, construites au gré du temps et de l'envie, aggravaient l'encombrement citadin. Charrettes, piétons et chevaux se partageaient le pavé, lorsqu'il y en avait un. Au sol se mêlaient le crottin, la boue et les déchets desquels se dégageait une odeur désagréable. Des émanations des usines et ateliers voisins venaient s'ajouter à cet étrange mélange olfactif parisien. L'effervescence d'une capitale en pleine journée provoquait également un tapage assourdissant auquel Constance Druot n'était pas encore habituée.

La berline s'arrêta une énième fois, coincée derrière une charrette. Le cocher vociféra contre son conducteur qui lui répondit sur le même ton. Dans la voiture, Rosalie Druot poussa un soupir d'exaspération qui amusa ses proches. Sa bouche pincée accentuait les fines rides qui l'entouraient et vieillissaient son apparence. Ses yeux

bleus jetèrent un regard autoritaire à sa fille pour lui intimider de modérer son enthousiasme. Si sa mère pestait, Constance appréciait ce contretemps.

À dix-neuf ans, elle découvrait la capitale. Son enfance dans la demeure familiale située en Moselle puis son pensionnat dans la même région lui avaient offert un cadre aux antipodes de la vie parisienne. Éloignée des distractions mondaines durant la majorité de sa jeunesse, elle se montrait curieuse de cette nouvelle perspective. Son entrée dans la société lui ouvrait les portes des théâtres, des concerts, des opéras, des bals et des salons. Alors, si cette liberté inédite s'accompagnait de quelques désagréments olfactifs et auditifs, elle ne semblait pas cher payée.

—Constance, la rabroua Rosalie. Ne regarde pas ainsi à la fenêtre et tiens-toi droite.

—Oui, maman.

Constance se rassit sur son siège et baissa la tête, mais à peine une minute plus tard, elle reprit son observation de la ville sous l'œil amusé de son père silencieux.

De nouveau, la voiture s'immobilisa. Profitant de cet arrêt, un enfant aux bras chargés de quotidiens sauta sur le marchepied et s'adressa à Joachim Druot.

—Voulez-vous le journal ? Je les ai tous, *Le National*, *La Presse*, *Le Moniteur*.

Joachim refusa d'un signe de tête.

—J'ai *L'Univers* si vous préférez.

Joachim parut outré, le gamin se défendit.

—Ou un autre.

—*Le Petit Théâtre* ? osa le père de famille en baissant la voix.

Le gosse jeta des regards furtifs autour de lui et glissa discrètement une revue par la fenêtre de la berline. Joachim le paya, et l'enfant sauta en bas du marchepied. Rosalie lança une œillade noire à son époux.

—Ne t'inquiète pas, je ne risque rien. C'est l'imprimeur de cette gazette clandestine qui joue gros.

La voiture repartit et Joachim feuilleta le journal. Il éclata soudain de rire et montra une caricature. Le dessin représentait un couple aux luxueux vêtements. À leurs pieds, un drapeau tricolore servait de tapis, tandis qu'un deuxième homme, à genoux, embrassait le bas de la crinoline de la femme. Une inscription indiquait : « Ce soir au petit théâtre... »

Joachim, amusé, tendit le papier à Constance.

—Tu ne vas tout de même pas le lui donner ? se scandalisa Rosalie.

Constance ignora sa mère et saisit la caricature pour la regarder plus près.

—Est-ce la reine Victoria ? demanda-t-elle à son père.

—En effet.

—Et ici le roi ?

Joachim sourit.

—Et cet homme, est-ce Guizot ?

Joachim hocha la tête et reprit le journal. L'impopulaire Charles Guizot, nommé ministre des Affaires étrangères, gouvernait dans l'ombre du président du Conseil. Conservateur, il haïssait le moindre changement ; anglophile, il n'avait de cesse de vouloir se rapprocher des Anglais qu'il admirait. Grâce à ses manœuvres, il était parvenu à organiser une rencontre entre Louis-Philippe, le roi des Français, et la jeune reine Victoria.

—C'est prématuré, grogna Joachim.

Joachim, grand admirateur de Napoléon, ne pardonnait pas aux Anglais d'avoir participé à la chute de l'empereur et de l'avoir contraint à l'exil, vingt-huit ans plus tôt. D'autant plus que les tensions entre les deux pays se ravivaient régulièrement autour des territoires coloniaux. Ancien soldat de l'armée napoléonienne, il entretenait une détestation vivace envers ses voisins d'outre-Manche. Il conservait également de ces années une boiterie après avoir reçu une balle britannique au-dessus du genou. Par la suite, ce fusilier vétéran avait su mener sa barque. Alors en convalescence, il avait épousé la fille d'un notable au bord de la ruine, et néanmoins propriétaire de terres mosellanes. La dot de Rosalie avait permis au couple d'investir dans des innovations risquées, mais payantes. Puis, Joachim avait profité du besoin de liquidités de son beau-frère pour acquérir plusieurs actions dans la petite mine familiale. Sept ans plus tard, un riche industriel avait racheté le filon, permettant ainsi à Joachim un revenu confortable et régulier. Il s'était rendu par la suite à Paris en vue de mener des affaires. Toujours en quête d'investissements, il avait su développer son réseau de connaissances et provoquer les bonnes rencontres. Ainsi, Joachim était entré dans les milieux bourgeois de la capitale.

La berline s'arrêta dans la cour de l'hôtel particulier loué par les Druot. Tandis qu'un domestique l'aidait à descendre, Constance aperçut un jeune garçon qui dévalait l'escalier, sous les reproches de sa bonne. Il les ignora et se jeta dans ses bras.

—Charles ! s'écria-t-elle. Comme vous avez grandi !

Elle s'accroupit et l'étreignit. L'employée de la maison arriva à sa hauteur, la salua brièvement et se fâcha contre l'enfant.

—Pardon, maugréa-t-il.

Il se redressa, tendit la main et dit :

—Bonjour, ma sœur.

Amusée devant son attitude de petit monsieur, Constance lui rendit sa poignée d'un air solennel avant de lui lancer d'un ton complice :

—Faites-moi visiter !

Une fois dans sa chambre, Constance jeta sa valise et son chapeau sur le lit. Ses yeux dévorèrent la décoration de la pièce, teintée de parme et de blanc. Des brins de lavande séchée parfumaient les lieux avec délicatesse, pour le plaisir de la jeune fille. Elle possédait désormais son propre espace, ses propres meubles. Une chambre bien à elle, sans avoir à la partager avec d'autres. Ses doigts caressèrent sa coiffeuse et la brosse en argent posée dessus. Bientôt, elle s'y assiérait, laissant la domestique nouer ses longs cheveux blonds, elle porterait une toilette neuve aux couleurs chatoyantes, qui dénuderait ses épaules avec élégance. Elle se préparerait pour aller au théâtre et se faire de nouvelles amies. Elle reléguerait aux oubliettes l'uniforme strict du pensionnat, les deux tresses conventionnelles et les soirées consacrées à la lecture ou aux chuchotements entre camarades.

Sous peu, elle serait courtisée et recevrait plusieurs soupirants. Elle refuserait bien sûr les attentions, afin d'avoir bonne réputation, et sous-entendrait qu'il faudrait revenir dès le lendemain. Puis, elle en choisirait

un parmi eux, celui qu'elle trouverait le plus séduisant, le plus aimable ou le plus éperdu d'elle.

Ce rêve, elle le construisait depuis l'adolescence et l'avait partagé tant de fois avec les autres pensionnaires. Si les critères de beauté différaient entre elles, le scénario restait le même : faire un confortable mariage et jouir de la vie oisive, sans doute idéalisée, de la bourgeoisie. Le monde s'ouvrait à Constance, avec ses promesses, et ses désillusions.

Dans une autre demeure parisienne, située dans un quartier plus huppé encore, se trouvait Ernest de Caubernet. En dépit de l'heure tardive, il profitait d'un repos qu'il jugeait bien mérité. Sa domestique toqua à la porte, ce qui lui arracha un grommellement. Encore embrumé par la fatigue et les restes d'alcool de la veille, il semblait peiner à retrouver ses esprits. À côté de lui, Anthéa autorisa l'entrée. Alors que l'huis s'ouvrait, elle termina de nouer la ceinture de sa robe de chambre pour cacher ses seins nus. Elle savait que la bonne désapprouvait sa présence. Peu lui importait.

—Monsieur, voici votre petit déjeuner. Mademoiselle.

—Posez cela ici, répliqua sèchement Anthéa afin de rappeler son autorité.

La femme de chambre s'exécuta sans accorder le moindre regard à la maîtresse de son patron et referma la porte après son départ. Anthéa sourit en scrutant Ernest qui émergeait de ses limbes. Elle dénoua sa ceinture et laissa glisser le tissu de soie jaune sur le sol. Elle souleva en douceur la tasse de café fumante et vint la déposer sur la table de nuit. Du coin de l'œil, elle vérifia que son amant lui portait toute son attention, et éclata

de rire lorsqu'il la saisit pour la renverser sur le lit. Elle appuya ses doigts sur les lèvres masculines pour retenir leur assaut.

— Je ne sais pas si tu le mérites.

Ernest se laissa tomber en arrière dans un soupir de lassitude. Cette distance ne plut pas à Anthéa qui se pencha sur lui, les seins effleurant son thorax. Elle posa une main sur le torse musclé et recouvert d'une fine toison noire. Elle huma ce mélange de sueur et de tabac qui s'en dégageait avant de se rappeler qu'elle devrait se montrer encore fâchée, avant de succomber aux baisers.

— À cause d'hier soir ? devina-t-il. Ce n'est pas grave, je me rachèterai à la prochaine partie.

— Tu as tout de même gâché une grosse somme.

— Je perds, je gagne, c'est tout ce qui donne au jeu son sel. C'est à cause du baron, il a la main chanceuse.

— Il le peut, tant il est cocu.

Ernest éclata de rire.

— C'est donc ta faute si je gaspille ma fortune.  
« Malheureux au jeu, heureux en amour. »

D'une main, il écarta une boucle châtain foncé et posa son pouce sur les lèvres d'Anthéa. Elle se savait sur le point de perdre la partie. Déjà, elle se tortillait de désir. Elle résista encore un peu, le temps d'un dernier reproche.

— Prends garde, tu as tout de même des dettes...

— Auprès de tes amis, je le sais. Il serait bon de cesser de les fréquenter alors. Préférerais-tu une vie sobre ? Des soirées sages et tranquilles, comme celles d'un vieux couple de bourgeois bien-pensants ?

Anthéa éclata de rire.

— Si j'avais souhaité cette vie, j'aurais épousé ton fils.

Ernest soupira d'exaspération.

—Il va bien falloir que je lui trouve une femme, à celui-là. Une jeune fille tout aussi vertueuse que lui. Il est plus austère qu'un curé !

—Elle devra être bien pourvue en dot !

Ernest approuva et se jeta sur les lèvres d'Anthéa qui gloussa de plaisir. Elle cédait toujours et lui conférait des priviléges qu'elle ne donnait pas à ses autres amants. Ernest était fou d'elle depuis leur rencontre, huit ans plus tôt.

Le parquet craquait sous les pieds de Constance, trop émerveillée pour le remarquer. Durant son absence, son père avait étoffé sa collection de livres. De nouvelles acquisitions que la jeune fille ne manquerait pas de dévorer. Voilà qui la changerait des lectures classiques et vertueuses du pensionnat. Constance avait soif de vie et de découverte. Ses yeux parcoururent les noms de Balzac, de Stendhal ou de Hugo sur les dos sagement alignés. Neufs, certains venaient de paraître et sentaient encore le cuir frais. Soudain, un bruit derrière elle la fit sursauter.

—Ah, te voilà !

—Vous me cherchiez maman ?

—Oui, nous allons chez les Dauclair pour le thé.

—Maintenant ?

—Évidemment, tu prévoyais autre chose ?

Constance bafouilla et regarda à regret la bibliothèque. Rosalie soupira.

—Ton père et ses livres ! Je n'ose même pas imaginer combien il a dépensé pour cette collection. Il aurait mieux valu qu'il achète des actions.

— Sans doute juge-t-il préférable de s'enrichir par l'esprit plutôt que par l'argent, répliqua Constance.

Rosalie lui adressa une œillade pleine de reproches.

— Joachim aime les belles lettres, et plus encore le bon mot. Tu devrais les éviter en ce qui te concerne, cela te va mal !

— Pourquoi ?

— Parce que tu es une jeune fille ! Notre tâche est de te trouver un mari convenable.

— Oh, rien ne presse.

Le second regard de Rosalie marqua sa désapprobation. Contrariée, Constance se tut et suivit sa mère jusqu'à l'entrée où la bonne patientait avec une longue pèlerine et une capote bleu pâle. Rosalie noua elle-même le ruban de soie sous le menton de sa fille et en profita pour lui adresser un avertissement sévère.

— J'attends de toi des manières irréprochables. Les Dauclair sont amis avec plusieurs familles parisiennes influentes, bourgeoises et aristocrates. Le moindre faux pas pourrait vous coûter cher, à ton père et à toi-même.

— Oui, maman.

Les Dauclair vivaient dans un hôtel cossu entouré d'un élégant jardin qui devait être magnifique au printemps. Constance s'imagina les senteurs de lilas et de chèvrefeuille. Hélas, le mois de septembre ne leur rendait pas justice et la jeune fille revint à ses observations. Des enfants couraient entre les arbres, poursuivis par leurs bonnes dévouées. Plus loin, leurs mères sirotaient une tasse de thé ou croquaient dans un morceau de gâteau. Les rires et les conversations fusaient de toutes parts.